

Chronique Artistique

Il fut un temps où la foi soulevait les montagnes. La musique, telle que nous la comprenons aujourd'hui, n'existait pas et l'art de Bach, de Beethoven et de Wagner dormait à l'état d'embryon, attendant pour éclore et remplir les voûtes saintes, la venue du primitif de génie qui se nomma Palestrina. Les premiers principes de l'Harmonie s'élabo- raient dans le silence glacé du cloître, et la Mélodie, enserrée dans les règles impitoyables du plain-chant d'église, ne trouvait un peu de liberté, d'espace et de lumière qu'avec les chanteurs errants, Troubadours et Trouvères, qui, de châteaux en châteaux, s'en allaient égarer la solitude des nobles Dames et Demoiselles avec leurs contes et refrains d'amour.

Alors, comme par magie, sortaient du sol les gothiques cathédrales, que consacra l'admiration des siècles, étonnantes symphonies de marbre et de pierre, mystiques palais d'un âge où l'humanité s'efforçait d'oublier la terre en tendant ses bras éplorés vers le ciel, entrevu comme l'unique et future joie, le suprême refuge, la fin de l'exil, le commencement de la vie.

Déjà lointaine est cette époque où se succédèrent des artistes qui firent de grandes choses, grâce à l'intensité d'une foi naïve et simple, grâce à l'absolue liberté qui leur fut laissée dans la conception et l'exécution de leurs œuvres. L'austérité qui la couvrait comme d'un voile sombre et protecteur dut cependant disparaître avec la Renaissance qui, partie des pays ensoleillés, vint nous apporter un autre art plus humain, plus terrestre, plus séduisant, reflet béni du Paganisme grec, amoureux de la forme, de la beauté, de la femme, à laquelle le Moyen-Age ne sut rien comprendre.

C'est ici que la musique vit enfin briller les premières lueurs d'une aurore qui devait se prolonger pendant deux siècles, illuminant de flammes de plus en plus chaudes et vives, l'Italie, la France et l'Allemagne, pour aboutir à la Symphonie avec chœurs, sa plus sublime manifestation, non encore dé- passée.

Le sera-t-elle jamais ?

Bien audacieux serait celui qui ne craindrait pas de mettre un oui ou un non devant ce point d'interrogation auquel, seul, l'avenir répondra.

L'histoire du monde et l'étude du passé nous apprennent qu'il en a, jusqu'à ce jour, été des civilisations comme de tout ce qui naît, vit et meurt. L'art subit la loi commune, tout comme la violette des bois, la marguerite des prés ; nous le voyons procéder par phases de préparation, d'apogée, de décadence.

Il est permis de supposer que nous approchons d'une époque où ces phases se succé- ront plus rapidement qu'autrefois et sans intermittences, en tout cas, je ne vois rien qui puisse nous pousser à croire, aujourd'hui, qu'en musique l'heure de la décadence a sonné. Ce n'est pas au lendemain du jour

où un cerveau humain a conçu et réalisé le drame lyrique de *Parsifal*, qu'on peut dire : c'est le commencement de la fin.

Je n'ignore pas qu'il y a des sages dont le temps se passe à sonner la trompette d'alarme. Avec leur printemps, ils voient tous les printemps passés. Et qui sait, ô prophètes de malheur ! si ce n'est pas plutôt la fin du commencement ?

Qui nous dit que le vingtième siècle ne verra pas, même de ce côté-ci de l'Atlantique, apparaître le génie auquel est réservée la gloire de jeter aux échos du monde le dernier mot de l'art musical moderne. S'il est une pensée faite pour décourager les jeunes et paralyser leurs efforts c'est celle que, quoi- qu'ils fassent, il est trop tard pour monter. Néfaste est la sagesse faite d'illusions dé- truites et de rêves brisés. Lugubre est le travail de ceux que l'amour de ce qui fut

d'influence sur la destinée d'œuvres d'art tranchant d'une façon plus ou moins com- plète avec le genre de celles qui les ont pré- cédés. Berlioz lui doit d'être mort sans avoir eu la satisfaction de se voir enfin compris par ses concitoyens ; c'est elle qui plana sous la coupole de l'Opéra-Comique lors de la pre- mière représentation de cette *Carmen* reçue si froidement par un public sans doute encore sous l'impression de la *Dame Blanche* et de *Fra-Diavolo*. Presque tous nos maîtres mo- dernes, et particulièrement deux des plus illustres : Gounod et Saint-Saëns, ont dû commencer par lutter contre elle. *Faust* lui-même, ce chef-d'œuvre de sentiment et de passion, n'a point été sans connaître les sou- cis de la première heure.

Le pis est que toutes ces leçons répétées de l'expérience ne nous servent actuellement à rien. Nous ne luttons pas assez contre l'esprit de routine qui, s'il n'est pas de taille à tuer le progrès, du moins le retarde.

Ici l'esprit de routine cède la place à l'esprit de clocher. En matière de produits industriels cela s'explique, en matières d'œuvres d'art, c'est le comble du grotesque et du ridicule. Chasser les hommes, passe en- core, mais proscrire le Beau !

Nous refuser la satisfaction d'en jouir est absurde, nous empêcher d'en profiter, anti- patriotique.

Et voilà comment en croyant parfois servir son pays, on l'a- baisse.

N'oublions pas qu'en art l'apparition d'une seule œuvre générale peut, chez tout un peuple et même dans le monde entier, déterminer un mouve- ment en avant, une évolution bienfaisante, être le signal d'une véritable renaissance. Il y a des heures qu'il faut savoir ne pas laisser passer, des influences auxquelles il est dangereux et mortel de vouloir se soustraire.

En vérité, que vaut aujourd'hui, dans l'histoire, le souve- nir des luttes immenses d'Ar- taxerxès, d'Alexandre, d'Attila ? Pèse-t-il autant dans la balance qu'une page d'Homère, d'Eschyle ou de Virgile ?

Que sont, pour la gloire de l'Italie, toutes les batailles qui, pendant des siècles, abreuvent ses plaines et ses monts du sang de ses enfants près d'un marbre de Michel-Ange ?

LOHENGRIN.

RIGOLADE.

M. Toto est un grand peintre, M. Toto a fait un tableau. M. Toto le montre à papa. Le papa.—Mais c'est une feuille de papier blanc que tu me montres là !

M. Toto—Mais non c'est le passage de la Mer Rouge par les Israélites.

Le papa.— ???

M. Toto—Bien oui, la mer elle s'est reti- rée, les Juifs ils sont passés et les Egyptiens ne sont pas encore arrivés.

L'AS DE PIQUE.



Mme de GOYON.

aveugle et remplit au point de nier ce qui sera, du moins, ce qui peut être.

Je ne connais rien de plus triste que cette désespérance à laquelle se laissent aller, avec la meilleure foi du monde, ceux qui se disent en matière artistique : nous n'irons pas plus loin. Satisfaits des joies de la veille, ils n'éprouvent même pas le désir de celles du lendemain et finissent par demeurer insensibles à tout ce qui ne rentre pas dans le cercle des émotions passées.

Cet état d'âme est compréhensible et s'ex- plique certainement par mille raisons décou- lant de la force des choses, il n'en est pas moins de ceux contre lesquels il faut réagir.

On ne saurait croire combien cette dis- position d'esprit qui porte si facilement l'homme parvenu vers le milieu de sa carrière à douter qu'on puisse faire mieux que ce qu'il a vu pendant vingt ou trente ans, peut avoir